

Colonialisme – une Suisse impliquée

Musée national Zurich | 13.9.24 – 19.1.25 | 2^e étage du nouveau bâtiment

Visite de l'exposition

L'exposition s'articule en deux parties : la première et plus importante compte onze chapitres qui abordent les liens de particuliers, d'entreprises et de collectivités suisses avec le colonialisme, tandis que la deuxième est consacrée aux continuités coloniales jusqu'à ce jour.

Prologue

Le prologue de l'exposition introduit la thématique du colonialisme européen et livre les notions de base à l'aide de cartes et d'une chronologie qui offre une première orientation au public à travers un choix d'événements significatifs de l'histoire mondiale. La première de plusieurs œuvres d'art figure au-dessus de cette chronologie : il s'agit d'une carte du monde brodée par l'artiste philippin Cian Dayrit. Les objets ne sont ici pas les seuls à raconter l'Histoire et ses histoires, puisqu'ils se mêlent à des créations artistiques contemporaines proposant d'autres perspectives sur notre confrontation au passé colonial. Visiteuses et visiteurs se voient en outre remettre un glossaire approfondissant plusieurs termes récurrents dans l'exposition.

1^{re} partie : parcours historique

Esclavage : chaque chapitre est introduit par un objet représentatif, Ici une branche de cotonnier. Aucune autre matière première n'illustre mieux l'esclavage que le coton. Dès le XVI^e siècle, les Européens ouvrent mines et plantations dans les Caraïbes et les deux Amériques. Ils commencent à y importer d'Afrique des personnes réduites en esclavage. Le XVIII^e siècle marque le point culminant de ce que l'on appelle la traite transatlantique, une activité transnationale à laquelle se livrent plus de 250 entreprises, particuliers et communes suisses. Si certains font fortune grâce au travail et au commerce des esclaves, d'autres essuieront des pertes considérables. On estime qu'ils ont participé à la déportation de quelque 172 000 êtres humains sur un total de 11 à 12 millions de personnes réduites en esclavage déplacées d'Afrique vers les colonies.

Commerce : le début de ce chapitre est illustré par une fève de cacao, symbole du commerce des matières premières. Le cacao fut en effet indispensable au développement de l'industrie chocolatière suisse. Depuis le XVI^e siècle, les marchands suisses pratiquent le commerce de « denrées coloniales », à savoir la soie, les épices, le tabac et le thé, auxquels s'ajouteront plus tard les textiles. Dans une Suisse pauvre en matières premières, certaines maisons de commerce se hisseront au premier rang dans leur négoce au

XIX^e siècle. Aujourd'hui, la Suisse est l'une des plus grandes et importantes plateformes du négoce de matières premières.

Mercenaires : dans la vitrine, un fusil de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales nous rappelle le passé violent des mercenaires suisses dans les colonies. Dès la fin du XVI^e siècle, ces mercenaires rejoignent les armées européennes et participent ainsi aux campagnes de conquête coloniale. Ils combattent la résistance locale ou maintiennent l'ordre dans les colonies. Le chômage, la pauvreté mais aussi l'aura de virilité, d'héroïsme et le goût de l'aventure liés à cette activité incitaient certains Suisses à s'engager dans le mercenariat.

Colonies de peuplement : à partir de 1600, les gouvernements coloniaux établissent des colonies de peuplement. Des immigrants européens – femmes et hommes – y sont censés exploiter et rentabiliser des régions prétendument inhabitées. En réalité, ces territoires sont disputés aux populations indigènes. Et même si la Suisse n'a jamais été une puissance coloniale, ses ressortissants ont participé à l'expulsion violente des populations indigènes de leurs terres. Aujourd'hui encore, le nom de nombreuses villes rappelle les colonies de peuplement suisses, à l'instar de New Bern aux États-Unis.

Le regard colonial : Les photographies de Walter Mittelholzer, qui entre 1927 et 1934 a accompli en Afrique plusieurs voyages en avion, ont contribué à forger en Suisse une certaine image des femmes et des hommes d'Afrique. Ce « regard colonial » est caractérisé par des images stéréotypées, aujourd'hui encore profondément ancrées dans la conscience collective de la population helvétique. Les clichés exposés sur le mur d'en face montrent les plantations suisses sur l'île de Sumatra. Ces images immortalisent les interactions quotidiennes entre colonisateurs et populations colonisées, mettant en lumière les complexes hiérarchies coloniales.

Mission : dès le XVI^e siècle, les missionnaires suisses parcourent quasiment toutes les régions du monde pour apporter la foi chrétienne aux populations locales. La croix n'incarne pas seulement la *missio*, à savoir la diffusion de l'Évangile, mais aussi la conviction selon laquelle la religion chrétienne et la culture européenne seraient supérieures à toute autre forme de religion ou de civilisation. Revenus dans leur patrie, les missionnaires contribuent à transmettre l'image d'infériorité culturelle des régions colonisées. Les missions ont longtemps cantonné les femmes à leur rôle d'épouses, ce n'est qu'en 1901 que les premières femmes missionnaire célibataires seront recrutées par la Mission de Bâle.

Experts : le casque colonial est l'attribut caractéristique du colonisateur. Il protège de la chaleur, du vent et des intempéries, mais marque aussi une nette différence vestimen-

taire par rapport aux populations colonisées. Les Suisses l'ont aussi porté dans les colonies. Les mercenaires ne furent pas les seuls à s'être mis au service des puissances coloniales. Des experts suisses dans les domaines les plus variés ont participé à la conquête et à l'administration des colonies, notamment pour la perception d'impôts auprès des populations colonisées. Des ingénieurs suisses ont aussi travaillé à la construction d'infrastructures comme des ponts et des réseaux de chemins de fer.

Science : on pratique aussi la science sous l'égide des gouvernements coloniaux, et les scientifiques suisses ne sont pas rares dans les colonies. On en veut pour preuve la longue-vue de Paul Sarasin, célèbre naturaliste bâlois qui mena de nombreuses expéditions de recherche dans les colonies vers la fin du XIX^e siècle. Des chercheurs suisses recensent êtres humains et animaux à des fins scientifiques, photographient, classent et recueillent des objets ainsi que des restes humains qu'ils ramènent dans les musées suisses. Les découvertes issues de cette recherche reflètent et confortent le racisme régnant à cette époque tout en justifiant l'expansion coloniale. L'appropriation des connaissances indigènes sur la nature, les animaux et les plantes constitue une autre forme d'exploitation. Les Européens en tirent gloire et profit sans mentionner l'origine de leurs connaissances ni associer les populations indigènes.

Exploitation de la nature : plusieurs défenses d'éléphants ouvrent ce chapitre. Ces trophées ont été ramenés d'expéditions de chasse. On considérait les colonies comme des sources inépuisables de matières premières susceptibles de contribuer au progrès technologique en Europe. Les Suisses ne furent pas les derniers à contribuer à une réduction de la biodiversité et à la déforestation des colonies. Par exemple à Sumatra, où de nombreux Suisses travaillaient ou possédaient des plantations.

Racisme : ce chapitre est illustré par un compas servant à mesurer les individus et à les diviser en « races ». Au début du XX^e siècle, l'Institut zurichois d'anthropologie est une référence européenne. Il développe également dans les colonies ses méthodes et instruments de mesure. Le racisme scientifique a contribué à légitimer la domination et l'exploitation des populations colonisées. Issu des universités, il s'est répandu dans la population suisse et s'est incrusté dans le quotidien. Mais les publications ethnographiques, médicales, du domaine des sciences naturelles ou missionnaires ainsi que les récits de voyages ont aussi contribué à répandre le racisme. Au début du XX^e siècle, une nouvelle culture de la consommation ainsi que la publicité ont exposé le grand public suisse à des représentations coloniales ainsi qu'à des fantasmes exotiques et romantiques en rapport avec l'étranger.

Décolonisation : la phase principale de la décolonisation intervient après la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est justement avec les pays africains qui viennent d'obtenir

leur indépendance que la Suisse tente de nouer de bons contacts économiques à partir des années 1960. Après tout, ces jeunes États offrent des débouchés commerciaux intéressants. Les trois exemples du Sénégal, du Rwanda et de l’Afrique du Sud éclairent la politique étrangère suisse.

2^e partie : continuités coloniales

La sculpture en bronze de l’artiste genevois Mathias C. Pfund – il s’agit d’une miniature renversée de la statue représentant David de Pury, commerçant neuchâtelois impliqué dans le commerce des esclaves au XVIII^e siècle – illustre le débat actuel sur le déboulonnage des monuments représentant des personnalités liées au passé colonial. Cette question constitue le fil rouge de la dernière partie de l’exposition qui présente les conséquences du colonialisme jusqu’à l’époque contemporaine et les débats qui en résultent. Quelle est la signification de l’héritage colonial pour la Suisse d’aujourd’hui ? Une installation vidéo interactive évoque les traces de la colonisation dans le quotidien, les débats sur l’héritage colonial dans les institutions et l’espace public, ainsi que les questions traitant de la responsabilité et des réparations dans la Suisse d’aujourd’hui.

À la fin de l’exposition, les visiteuses et visiteurs sont en outre invité-e-s à réfléchir aux contenus de l’exposition et à communiquer leurs impressions et opinions.